

L'archipel du Mikar

L'archipel du Mikar se trouve isolé en plein Océan Pacifique aux alentours de 130° de longitude ouest, à égale distance de l'Équateur et du Tropique du Cancer. Les séismes anciens ont disposé ces îles volcaniques en un cercle presque parfait d'environ 300 milles de diamètre.



Cet archipel tire son nom d'un phénomène océanique appelé Mikar. Il s'agit d'un courant circulaire extrêmement chaud et violent (16 miles/h). Il étire ces étendues. Il en rend l'abord périlleux. Des remous imprévisibles agitent les eaux, isolant ainsi les îles les unes des autres. L'origine de ce courant tempétueux reste encore mal connue. On suppose qu'il s'agit d'un phénomène lié à la présence d'un ou plusieurs siphons volcaniques sous-marins conjuguée avec l'action de la gravitation, lunaire en particulier. Ce Mikar, que les anglais nomment Death Circle Stream, à la fois salé, bouillant et chargé de soufre, a longtemps empêché l'exploration de cet archipel.

En effet, ce courant repousse inexorablement toute embarcation vers le grand large. Seuls, de vigoureux cyclones parviennent à contrer cet effet centrifuge. Comment, sur ces îles mikaraises si reculées et si redoutables, des populations ont-elles réussi à s'implanter autrefois ? On ne le comprend guère. Le groupe sanguin de ces indigènes les apparente cependant au fond ourano-mélanésien. Probablement, ces lointaines migrations intervinrent-elle lors de la grande glaciation d'il y a cinquante milliers d'années, lorsque le niveau des mers s'abaissa de plus de cent mètres.

Toutefois, cet établissement lointain n'a laissé aucune trace dans les contes et légendes des Mikarais actuels. Tous se croient descendus du ciel, bien évidemment. Certains se prétendent engendrés par le soleil ; d'autres par les pluies ou les vents des typhons ; ou fruits d'accouplements d'étoiles lointaines. La plupart s'estiment enfants de la Lune. Ils en suivent souvent le calendrier. Aussi dans la plupart des îles, célèbrent-ils à grands bruits chaque nuit de pleine lune. Ils chantent et dansent par les chemins ; ils s'enivrent ; ils copulent dans l'intention

de procréer ; les vieillards en profitent pour se suicider joyeusement afin, disent-ils, de rejoindre le ventre lumineux de leur mère divine.

La violence du courant du Mikar a toujours empêché la navigation ; il fallut attendre les bateaux à vapeur étrangers pour établir une relation entre les diverses îles de cet archipel unique. Il n'y eut donc jamais de guerre entre elles. Aucune conquête, aucune colonisation, aucune influence. Chacune, en vase clos, a évolué à sa façon. Chacune a créé ses coutumes originales, imaginé sa propre religion, organisé sa société particulière. Politiquement, elles diffèrent et on y rencontre des régimes fort disparates : royautes, républiques, féodalités tribales, oligarchies, théocraties, gérontocraties et bien sûr dictatures, toutes cantonnées à leur île par l'océan. Elles n'ont qu'un point commun : toutes ignorent le besoin d'une armée.

Les îles de cet archipel : une infinité de minuscules et quatre plus étendues : Narkos, Samulie, Frach, Eticapole.

En dépit de leur diversité, les îles du Mikar se réunissent aujourd'hui en une Confédération, uniquement



scène de plage

chargée de gérer la politique extérieure de l'archipel. Cette Confédération leur a été imposée par les puissances étrangères. Pourtant, les Mikarois, déjà si peu enclin à lier contact entre eux, ne désirent pas entretenir de rapports diplomatiques avec les pays lointains. Leurs relations internationales se réduisent à l'envoi d'une délégation de trois notables auprès des Nations-Unies. Ces trois notables ont seulement pour mission de vendre aux enchères la voix dont dispose l'archipel à New-York lors des votes en Assemblée Plénière. Ce revenu suffit aux importations de carburant et biens d'équipement, à répartir entre les îles.

Les moyens aériens contemporains ont permis de relier facilement ces îles autrefois si étrangères les unes aux autres. Encore faudrait-il que les Mikarois éprouvent le besoin de se connaître et de se fréquenter. Or ils ne manifestent aucun désir de rencontrer leurs semblables ; ils ne fournissent pas les financements que de tels équipements aériens supposent. Leur économie suffit tout juste à assurer la subsistance des îles. A peine exploitent-ils une flottille d'incertains dirigeables et d'ULM, à vrai dire assez inutiles. Ces frêles engins ne servent qu'aux rencontres entre chefs coutumiers chargés d'établir la délégation du Mikar auprès des Nations-Unies. Pour le reste, les indigènes de l'archipel continuent à s'ignorer d'une île à l'autre et cette traditionnelle indifférence leur convient.



Les hauts fonds terrifiants

La mer frontière

Les indigènes de l'archipel redoutent l'océan : sa seule vision provoque chez ces insulaires le tremblement du vertige. Ils ne touchent jamais un ressac : ils craignent trop de se brûler aux méduses qui abondent dans ses eaux volcaniques et qu'ils tiennent pour les larmes d'ogres tapis dans les profondeurs sous-marines. Ils menacent les enfants désobéissants de les emmener aux bains de mer. L'effroi les soumet aussitôt.

Bien entendu, les Mikarois ne s'aventureraient jamais sur l'océan. Ils n'ont jamais établi de port maritime ni construit la moindre pinasse capable de franchir la barre, à vrai dire impitoyable, qui les sépare du monde. Chaque île possède ainsi, dans les esprits mêmes, la frontière la plus infranchissable qu'un pays puisse inventer : le diable !

Dans la langue mandoque, parlée à Narkos, l'océan se dit *badanara*, ce qui signifie *séjour du Satan, enfer*. Pour eux, le démon a l'odeur iodée de l'oursin et ruisselle de goémon. Il ressemble à une immense langouste. Il lève quelquefois des raz de marée ravageurs de rivages. Ou bien roule-t-il sur le sable des plages des épaves étranges, bois flottés, bouchons de plastique, galets d'ambre, comme autant de tentations venues de planètes malfaisantes.

Les Éticapolins tiennent les poissons et les coquillages pour des créatures si répugnantes que la seule idée de s'en nourrir leur infligerait de l'urticaire. Même du sel marin, ils se méfient ; ils le soupçonnent d'infliger des charmes dangereux. S'ils ont besoin de sel, ils vont à grand effort le recueillir dans de hautes mines en montagne.

L'océan avale leurs immondices. Ils y versent leurs égouts, ils y noient leurs condamnés à mort. Certains villages proches de la côte utilisent la plage comme latrines propitiatoires : à l'aube, chacun va religieusement

montrer son cul à la mer. Les démons gavés de merdes n'ont plus d'appétit, croit-on, pour engloûtir les âmes égarées.

Examinez la mappemonde : l'île des Éticapolins se tient égarée au plus désert de l'océan, à l'écart de tout, au ban des continents. Les tempêtes et les courants la retranchent irrémédiablement du reste de la planète. Comment des aventuriers ont-ils pu venir peupler cette terre dans la nuit des temps ? On s'interroge. Mais le périple de ces pionniers a laissé de telles traces d'horreur des flots que, chez leurs descendants, des millénaires après, tout ce qui touche à la mer fait trembler.

Assurément, ces ancêtres jadis n'arrivèrent pas par la mer, prétendent-ils. Ils choisirent le ciel : ils descendirent de la lune. Aussi, les Éticapolins ne croient-ils pas appartenir à l'espèce des hommes terrestres. Selon eux, ils forment une race particulière, d'une constitution différente de l'humanité habituelle et supérieure à elle, bien sûr, par l'intelligence et le raffinement. Certains médecins hésitent même à pratiquer sur eux transfusions sanguines ou greffes d'organes.

L'Histoire récente justifie cette haine de l'océan chez les Éticapolins : naguère, ne virent-ils pas surgir de la mer les vaisseaux d'acier des Occidentaux ? Ils prirent ces créatures rousses descendus de canonnières fumantes pour des soldats de Satan puisque leurs mythologies assurent que le maître du Mal réside dans l'océan. Or que faire à l'encontre des puissances surnaturelles ? Les Éticapolins s'enfuirent dans les forêts où ils s'abîmèrent en prières. Les envahisseurs en profitèrent pour mettre le feu aux villages, aux récoltes, pour mutiler quelques captifs, leur tranchant la verge et les oreilles : ainsi croyaient-ils se faire craindre.

Le contraire se produisit : s'ils s'attaquent à nos biens matériels, à nos intégrités physiques, pensèrent les Éticapolins, ces rouquins ne ressortent pas du Diable qui ne s'intéresse qu'aux âmes, avide de notre seule dimension spirituelle. Manifestement, ces envahisseurs n'avaient rien de surnaturel. Alors, les Éticapolins résistèrent. Connaissant leur terrain, il infligèrent de lourdes pertes aux étrangers : par la ruse, ils amenaient des escadrons dans des sables mouvants qui les engloûtissaient. Ou bien lançaient-ils des paniers de serpents venimeux au milieu de leur campement.

Ces déboires amenèrent les aventuriers venus de la mer à quelque diplomatie. Les Éticapolins n'en espéraient pas moins et cessèrent de s'opposer aux envahisseurs : ils en attendaient des révélations sur leur propre sort : pourquoi ces intrus lointains désiraient-ils si vivement s'implanter parmi eux ? De cette île quel profit espéraient-ils ? Rien à extraire ni à exploiter, mais sait-on jamais ? Si les étrangers allaient trouver en Éticapolie de quoi rendre la vie plus douce ?

Les étrangers ne trouvèrent rien de tel. Dans ce pays désespérément banal, dénué de minerai, de profits agricoles, de main d'œuvre industrielle, ils se contentèrent de planter des drapeaux.

Les Éticapolins en ignoraient l'usage. Ces bouts d'étoffes claquant joyeusement dans le vent les réjouirent beaucoup. Cela devint une mode générale : les toits, les portails, les arbres, les carrefours, le moindre sommet, tout devint prétexte à déployer les plus invraisemblables étendards faits de tissus à fleurs, à pois ou à carreaux. Les belles pavoisaient la fenêtre de leur chambre assortie aux dentelles de leur chemise de nuit. Un étendage de barboteuses signalait un nouveau-né, un voile de tulle un dépucelage officiel, un tartan des Highlanders le logis d'un ivrogne. Les villages éticapolins fleuris de pavillons ressemblaient à des régates. Eux qui avaient tant négligé la mer réinventaient les voiles.

Cette île seule subit la colonisation.

Plus insidieusement, l'invasion par l'océan mit l'Éticipolie au diapason de la civilisation mondiale. Ils adoptèrent le calendrier, le pantalon, le culte de Mozart et du Père Noël, l'automobile et les merguez. Des bétonneurs internationaux valorisèrent leurs plages si longtemps laissées sauvages en y alignant des hôtels-clubs autour de piscines à l'eau de mer filtrée, où les indigènes trouvèrent à s'employer comme serveurs de bar ou femmes de ménage touristiques.

La ville capitale

Seule l'île la plus vaste, du nom d'Éticipole, a subi autrefois une tentative de colonisation. Les envahisseurs irlandais y ont laissé une ville, la seule de l'archipel, à vrai dire. Elle prétend donc au rang de ville capitale.

Autrefois, les indigènes éticipolins agençaient leurs simples villages dans de somptueuses clairières ou sur la croupe de collines fertiles, ombragées d'orangers. Ils construisaient traditionnellement en terre crue. Pour leurs entrepôts, ils se contentaient de monter des murs rectilignes avec des briques d'argile simplement séchées au soleil. Ils bâtissaient leurs élégantes cases, rondes et lisses, en pisé blond soutenu par une invisible armature de branchages. Pour toiture, ils disposaient des palmes que le soleil décolore en des nuances de vieil argent. Cela forme des ruelles. D'une chaumière à l'autre, on passe entre des remblais de poussière couronnés d'automne. Ces architectures disposaient à des bonheurs accordés au climat.



Mais une ville exige d'autres ambitions. Les colonisateurs européens qui l'ont autrefois fondée, en eurent-ils honte comme de la preuve de leur usurpation ?

Ils la cachèrent dans le repli abrupt d'une péninsule, la plus difficile d'accès, sinon par la mer repoussante.

La forêt défendait ces lieux denses. Il fallut défricher. Les colonisateurs utilisèrent à cet ouvrage le travail forcé des affranchis qu'ils libéraient en mer du trafic du bois d'ébène et débarquaient au plus pressé dans ces jungles sauvages. Ces misérables, forcés d'obéir, refusèrent cependant de couper un kapokier. Ces primitifs vénéraient cette essence : il fleurit rouge sang comme autant de blessures et ses fruits soyeux et blancs s'envolent comme les âmes des morts.

Autour de cet arbre alors modeste, les colonisateurs élevèrent en pierres taillées les signes de leur empire : le tribunal, la poste, la banque, le quartier général de la police et sur un monticule dominant le tout, le palais du gouverneur. Ils ornèrent ces bâtiments de frontons mamelus : la Justice en granit tenant sa balance, la Loi portant glaive de marbre au poing, la Poste nantie d'ailes en basalte aux talons, Industrie, Agriculture et Commerce dansant en lourd grès rose, telles Trois Grâces autour d'une corne d'abondance d'où coulent des bananes et des régimes de palmiste...

Aujourd'hui l'arbre a formidablement poussé. Splendide, il atteint les nuages. A son tour il domine ces bâtiments administratifs que les colonisateurs ont, bien entendu, solennellement remis aux Éticapolins lors de l'Indépendance.

A vrai dire, avant de quitter leur possession, les colonisateurs versèrent du ciment dans les tuyauteries si bien que les égouts se bloquèrent. Le soir même où les indigènes fêtaient l'Indépendance, la merde déborda des chiottes officiels. Les journalistes y virent un symbole. Depuis, les gens pissent librement dans les rues et pour le reste, à l'aurore, ils s'accroupissent au bas des murets. Une bruyante puanteur assaille la ville. On y suffoque. Les indigènes en rient : le voilà bien, le parfum de la liberté ! Le passant cogne du nez contre d'assourdissants nuages de mouches noires en rut.



La ville indigène, immense et monotone bidonville, se fond dans un brun rougeâtre - couleurs de rouille et de latérite. La tôle ondulée fournit la rouille. On utilise cet unique matériau aussi bien pour couvrir que pour dresser les parois des baraques.

Souvent, une tornade fait s'envoler ces tôles. Elles valsent dans le ciel, monstrueux cerfs-volants, et finissent par atterrir dans quelque cour, tournoyant et sifflant. Malheur au promeneur qui se trouve sur leur passage : elles le décapitent net ! On retrouvera le corps exsangue d'un côté, de l'autre la tête collée sur son plateau de rouille. On appelle cela : "le coup de Saint-Jean-Baptiste". Les indigènes ajoutent que, miséricordieux, le dieu du vent

distingue ainsi les infortunés : il les entraîne sans procès, droit vers son paradis où on s'enrhume.

En une seule saison, pluies et soleils rongent ces tôles bon marché. Les habitants des bidonvilles les accumulent en croûtes dans l'espoir qu'elles résisteront mieux aux orages.

La couleur de la poussière provient du sol stérilisé par les excès du climat : la terre se tourne en latérite que le moindre vent effrite en poudre. Cette poudre brûle effroyablement les paupières ; par temps clair, les citadins pleurent. Sous la pluie, le sol se gonfle en torrents, carmin comme du sang frais puis se caille en flaques de boue cramoisie . On arpente des paysages d'abattoir.

Cela donne parfois des idées saignantes à la jeunesse oisive. Déguisés en soldats, ils se réunissent en bandes et se mettent en peine de faire régner l'ordre dans leur quartier. Heureusement, ils ne sont armés que de machettes. Aussi ne saisissent-ils que de faibles enfants auxquels ils tranchent les poignets avant de les renvoyer chez eux, les mains coupées glissées dans les poches. Ces manières établissent beaucoup de tranquillité dans les rues : on n'y rencontre guère de piquepoquettes. La ville capitale reflète l'ordre.

Mœurs des Éticapolins

Lorsqu'une maladie à coup sur fatale rôde dans le landernau et touche du doigt l'un d'eux, les indigènes éticapolins accourent aussitôt se moquer du moribond. Chacun le félicite de sa bonne mine, lui promet une santé de fer, rit devant lui et le force à rire. On lui porte déjà des fleurs, on lui offre des chocolats qu'on avale à son nez pour aiguïser son regret de ne plus pouvoir s'en régaler, les médecins ont interdit les aliments qui échauffent.

Puis chacun s'en retourne chez soi, soulagé que la camarade ait désigné quelqu'un d'autre cette fois-ci. On s'attendrit : cet imbécile de Léopold, il nous aimait bien tout de même, il a tout pris sur lui !



Enfin Léopold meurt. La fête commence. On prépare des bouquets, on se tient en congé, on s'habille en dimanche, on part se promener en famille sous prétexte de funérailles. Les amis se retrouvent s'embrassent, s'invitent. On se régale ensemble, on boit plus que de coutume, et du meilleur. Il y en a même qui finissent par danser. On invite la veuve à une mazurka. Cela finit par un mariage.

Vous voyez un quidam éticapolin attendre l'autobus 96, la ligne du Grand Bazar de la Gare du Couchant. Il a l'air inquiet comme n'importe quel impatient guettant un autobus. Vous le rassurez : « Il viendra bien, votre autobus ! Il s'agit d'un délai tout à fait régulier, entre sept à dix minutes... » mais lui, hausse les épaules : il se soucie bien de l'horaire, vraiment ! Non, il craint qu'il n'arrive un accident. Un arbre, un ravin, un camion fou, il n'en faudrait guère...

Vous lui faites remarquer que la ligne du 96 ne rencontre aucun ravin, qu'il n'y a pas le moindre vent pour lancer nos platanes débonnaires sur la chaussée, qu'on interdit la ville aux camions. Mais lui de vous regarder comme un innocent : on confie sa vie à un chauffard, maugrée-t-il, et après, on ne se trouve même plus là pour toucher l'assurance ! Quelle inconscience ne faut-il pas pour entreprendre de sortir de chez soi ! Monter dans un

autobus exige de l'héroïsme, n'en doutons pas !

Soudain, il éclate de rire : l'autobus a pris du retard ? Pardi, l'accident a déjà eu lieu, voilà pourquoi ! Ouf, il l'a échappé belle ! Il ramasse sa valise en sifflant et s'apprête joyeusement à rentrer chez lui. « Je prendrai l'autobus suivant. Demain. Chic, encore un jour à vivre ! »

Or à cet instant, le 96 se pointe. Déception de notre homme. Je le vois grimacer. « Le chauffeur, vous avez remarqué ? Ses oreilles... Tout à fait des oreilles de conducteur de mauvaise augure ! » Ou alors, la moustache du contrôleur, qui ne lui revient pas. Ou un regard de voyageur. Ou telle inflexion du moteur. Et puis ce retard promet tous les dangers : ils vont foncer pour arriver à l'heure au terminus et dieu seul sait quelle catastrophe nous pend au nez....

Bref, l'autobus démarre sans lui. Aussitôt, on voit l'indécis le poursuivre, encombré de sa valise et hurlant « Attendez-moi ! Stop ! Stop ! Putain de carriole de merde ! » mais nul ne se soucie de lui, on connaît ce genre de zèbre. Il ne lui reste plus qu'à s'écrouler au bord du trottoir, presque en larmes. Un si bel autobus, si sympathique ! Ai-je eu raison de le taquiner ?

Et puis soudain il soupire - cette intuition qui lui vient : s'il arrivait un accident au transport suivant ? Bref, il préfère rentrer chez lui.

Je passe dans le quartier au long du Rockel, près de la petite jetée où les pêcheurs du dimanche taquinent les grenouilles. Quelques enfants s'y baignent. Des clameurs s'élèvent au delà des paillotes. Je m'y précipite.

Un attroupeement en maillot de bain se lamente au bord du quai. Des voisins, des promeneurs hurlent de pitié. Que se passe-t-il ? On me désigne une gerbe d'éclaboussures : un enfant se noie. On me désigne sa mère ; cette malheureuse à nos pieds se roule sur le sable en déchirant ses cheveux. Son père s'arrache la chemise et, se frappant le front contre une pierre, rugit de désespoir. Dans le fleuve, les remous s'apaisent, laissant place à une eau d'huile. La foule s'abîme dans un silence stupéfait.

- Vous avez vu ? me souffle une baigneuse. Le doigt de la mort ! Il lui poussait la tête dessous l'eau.

- Ah! Ah...

Un doigt ? Je n'avais rien vu de tel. Mais enfin, que répondre ? Arrive la police. Le commissaire commence aussitôt son enquête. Sans tarder il désigne les parents comme coupables : ces criminels laissaient leur fils faire la planche ! La brasse, le crawl, l'indienne, d'accord, voilà des nages permises. Mais la coutume interdit la planche. Elle fait du nageur une proie trop facile, étendu immobile sans défense, dos tourné aux traîtres abysses. L'eau en ses profondeurs recèle tant de dangers, il ne faut jamais s'y installer en posture d'abandon. Tenter les diables du fleuve ? Ils ont vite fait de vous attirer dans leurs enfers liquides !

- Vous connaissez le proverbe étipolin, ajoute ma baigneuse en riant : Couchés sans bouger / vieillards, nourrissons / têtent tes deux mamelles, Mort !

Cependant, on emmène les parents en prison. Homicide par négligence. Ils devaient informer leur enfant des dangers de l'immobilité au bain. La loi l'ordonne.





la guerre des générations éticapolines

Les Éticapolins craignent surtout l'accident qui les priverait du bonheur de mourir par étapes, selon leur coutume du décès aménagé.

Lorsque les parents deviennent quinquagénaires, leurs enfants s'établissent hors de la maison familiale, abandonnant les anciens époux face à face. Cette mort affective s'appelle *le début de la fin*. Les enfants, certes, reviendront prendre un repas hebdomadaire auprès de leurs parents et passeront parfois une partie de leurs vacances en leur compagnie. Ils ne leur offrent encore aucun cadeau rituel. Les parents, apprentis moribonds, s'appliquent alors à parler au passé et s'entraînent à la solitude.

Quand sonne la soixantaine, on retire des mains de l'intéressé les outils de son travail : bêche du paysan, poinçon de contrôleur, clavier de l'employée, tournevis du mécanicien... Cette opération donne souvent lieu à une cérémonie et on va même jusqu'à publier dans le quotidien régional la photo de l'heureux vainqueur admis au repos obligatoire. Non qu'on lui interdise de travailler mais il ne pourra plus le faire à titre professionnel, seulement comme amateur. Cette mort économique s'appelle *déchéance*. Les bénéficiaires ont le droit de s'asseoir sur des bancs à eux réservés dans les rues et les jardins. S'ils le peuvent, les enfants partagent alors un repas mensuel avec leurs vieux parents mais un mois chez l'un, un mois chez l'autre et pour les vacances chacun de son côté. Toutefois, les jeunes commencent à offrir aux anciens de

menus cadeaux, surtout utiles, ce qui pose beaucoup de problèmes car "les vieux ont déjà tout". Les sexagénaires s'entraînent à la lenteur.

Cet entraînement porte ses fruits. Dans les couples, le plus doué des deux, généralement l'homme, atteint avant l'autre l'immobilité complète, état de lenteur zéro. On l'élimine du circuit. La personne qui reste continuera à se ralentir à son rythme jusqu'à l'impotence qui justifiera son admission dans un établissement spécialisé où elle liera connaissance avec ses futurs coéquipiers de concessions temporaires. Un personnel professionnel en prendra soin. Cette troisième étape se



Enfant esclave utilisée pour les travaux ménagers

nomme *déclin* et les personnes concernées *les déclinants*. Les déclinants ne se soucient plus de rien, même pas de leur propre existence, ils se déchargent de toute responsabilité. S'ils peuvent encore partager un repas annuel, leurs enfants les invitent en famille dans un excellent restaurant où ils se régalent de jambon/purée/yaourt. Ils reçoivent aussi des fleurs ou de joyeux télégrammes. Ils s'entraînent au froid.

Pour accéder à la quatrième et dernière étape appelée *trépas*, l'âge importe peu. Lorsque un bienheureux obtient la qualité de trépassé, on l'habille d'une caisse en bois pour le conduire dans son nouveau quartier, tranquille logement retiré sous la terre. Ses enfants et ses amis organisent une fête pour célébrer ce déplacement : ils ont le droit de gêner la circulation automobile en l'honneur du défunt. Ils se promènent portant des fleurs en perles. La plupart louent même des travestis ; ces artistes donnent leur tour de chant, parfois même en latin, font de la fumée d'encens et gesticulent autour d'un gobelet de vin. Mais loin de divertir, ces numéros affligent l'auditoire au point de lui tirer les larmes.

A partir de cette fête appelée funérailles, les enfants n'invitent plus jamais leurs vieux parents, même au restaurant. Cependant, ils leur offrent parfois des fleurs fraîches et viennent rituellement entretenir leur jardinet une fois par an, pour leur fête, car les trépassés ne se soucient plus d'agriculture.



Le clergé pédophile recrute librement dans ce pays éminemment dévot.

Merci au navigateur Bernard Gargoulaud pour ses exceptionnelles illustrations.